



CLASSIQUES  
GARNIER

DE FEYTAUD (Jacques), MAUPOINT (G. Marcel), « Vie de la Société »,  
*Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série IV*, n° 19, 1969 (Juillet  
– Décembre), p. 2-8

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11812-1.p.0004](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11812-1.p.0004)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1969. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## Vie de la Société

---

Le 3 mai 1969, Maurice Rat présidait pour la dernière fois la séance de la Société à son siège parisien. Après avoir excusé les absents et salué la mémoire du Colonel Lecoq, l'un des membres les plus assidus, il donnait la parole à MM. Hippeau et Maupoint pour la lecture de la communication de M. Jacques de Feytaud, président de la section de Bordeaux, *Un mouton de Panurge*. Plein d'entrain, il commentait la communication avec sa pertinence habituelle. Nul ne pouvait imaginer que dans la nuit du 12 au 13 mai une crise cardiaque l'enlèverait à l'affection des siens et de tous les Amis de Montaigne. Lui, qui, dans le Bulletin n° 18, consacrait des lignes émues aux trop nombreux sociétaires disparus depuis janvier 1969, s'en allait rejoindre les ombres chères.

### *Séance du 7 juin 1969.*

Suivant le calendrier établi, la Société se réunit à nouveau le 7 juin, en présence de M. Robert Vallée et de Mme Autexier, neveu et cousine de Maurice Rat, et de Madame la Générale Fougère, sœur de M. Joseph Saint-Martin. M. Michel, qui préside la réunion, dresse le mémorial des sociétaires défunts. Rappelant le dévouement de Joseph Saint-Martin à sa province du Périgord et aux grands hommes qui l'illustrent, il lit une partie de la communication faite par M. Joseph Saint-Martin en 1963, au Congrès des Etudes Montaignistes à Bordeaux.

Puis il évoque les dix-sept années de Présidence de Maurice Rat, rappelant son origine en 1952, après le décès du maître Abel Lefranc. La Société, fortement ébranlée, assurait sa continuité par le dévouement de son secrétaire-archiviste, M. Georges Guichard, mais il était nécessaire de reconstituer un bureau et de donner une impulsion nouvelle à la Société fondée par le Docteur Armaingaud et Anatole France. C'est ainsi que MM. Michel, Sichère, Trinquet furent invités par Maurice Rat à épauler M. Jean Marchand, vice-président du précédent bureau. Depuis 17 ans, le Bureau est resté le même, à l'exception de M. Georges Guichard, enlevé lui aussi par la mort, mais remplacé par Madame Guichard, elle-même maintenant secondée par Madame Maupoint. Cet historique terminé, il donne lecture des lettres de condoléances qu'il a reçues, en particulier du Professeur Frame (New-York), du poète Lionello Fiumi, de Madame Gardeau (Bordeaux).

M. Roger Trinquet, à son tour, donne connaissance des condoléances du professeur Françon (Université Harvard), de M. Royer (Société des Amis de Racine), de M. Jacques de Feytaud, président de la section de Bordeaux et de ses vice-présidents, MM. Chapon et Bonnet. Il traduit l'intense émotion ressentie à Bordeaux à la nouvelle du décès de Maurice Rat, à qui tous conservent leur gratitude pour les encouragements reçus au cours de leurs travaux.

M. Stéphane Sichère, le plus ancien des amis de Maurice Rat, lit alors les condoléances de M. Lunel, correspondant de la Société à Monaco, ancien camarade de Maurice à l'École Normale Supérieure, et de M. Cazalas, agrégé de l'Université.

Puis au milieu de l'affliction de tous, brisé lui-même par l'émotion, il transmet le dernier message de Maurice Rat, la dernière lettre écrite par notre Président, le 12 mai. De son écriture fine et régulière, qui ne trahissait aucune trace de fatigue, Maurice Rat s'entretenait avec son vieil ami de la Société, s'inquiétant de la santé de plusieurs de ses membres et terminant par une note optimiste à des projets de vacances à Vivonne, dans la charmante demeure qu'il avait lui-même aménagée autrefois.

Après un temps de silence M. Michel reprend la parole pour remercier au nom du Bureau toutes les personnes qui lui ont témoigné leur sympathie dans cette cruelle épreuve. Laissant à d'autres le soin de rappeler les mérites du professeur, de l'écrivain, du directeur de collections, il s'en tient à l'animateur de la Société des Amis de Montaigne et souligne la portée de cette action. L'autorité incontestée de Maurice Rat était ordonnée et ferme, mais en même temps pleine d'amabilité, de gentillesse et de tolérance, suivant naturellement le modèle de Montaigne. L'auteur des *Essais* souhaitait que la mort le surprît en train de « planter ses choux ». Maurice Rat a accompli ce vœu. Ses « choux », c'était l'amour du beau langage, la défense du français, le rayonnement de Montaigne. A nous de poursuivre son œuvre, en reprenant la publication du *Bulletin*, qui figure maintenant dans la plupart des bibliothèques universitaires du monde entier et sur la table des humanistes des diverses nations ; en multipliant les études sur Montaigne, qu'il s'agisse de la recherche de documents inédits ou de commentaires plus approfondis ou plus personnels des textes connus ; en resserrant les liens entre Bordeaux et Paris, les deux patries de Montaigne ; en conviant enfin les étudiants à venir combler les vides. Montaigne leur apprendra à contester sans détruire les traditions.

La conclusion de cette séance, tout entière consacrée au souvenir de notre Président, c'est M. Roger Trinquet qui la tire en assurant la présence de Maurice Rat parmi nous par cet extrait de la lettre de M. Royer : « J'admiraïs surtout en lui la distinction et la finesse de son esprit, et aussi cette vaste érudition qui n'avait rien de lourd ni de pédant. Quand après avoir écouté le conférencier, il prenait la parole, ce n'était jamais pour dire une parole banale, pour se borner à un vague compliment, mais toujours, ce qu'il ajoutait, avait son importance ; son immense savoir lui permettait de revenir sur un point, de l'éclairer d'une lumière nouvelle. C'est à une véritable fête de l'esprit que nous assistions alors. »

G. MAUPOINT.

## Hommage à Georges PALASSIE

(Amis de Montaigne, 23 octobre 1969)

---

Georges Palassie nous a quittés le 12 janvier de cette année. Beaucoup d'entre vous étaient présents à ses obsèques, dans l'église Saint-Ferdinand. Il y eut ce jour-là, autour de sa famille et de ses amis, un émouvant rassemblement où se pressaient les personnalités les plus éminentes de notre cité, venues lui rendre hommage.

M. Palassie ne fut pas seulement un excellent Président de la Section de Bordeaux des Amis de Montaigne. Il restera pour nous, quels que puissent être ses successeurs — et nous espérons qu'ils seront nombreux — le Président par excellence, celui à qui notre section doit sa naissance et son développement.

C'est lui que Maurice Raï, son camarade à l'École Normale Supérieure, avait choisi comme le plus capable, par son érudition, son prestige personnel, son talent d'organisation, afin de rassembler les membres de notre Société, en constituant au pays de Montaigne, Bordelais et Périgord, un centre montaigniste particulièrement actif.

Ce qu'il a fait, vous le savez tous. Si nous sommes ici, en 1969, c'est à lui que nous le devons. Vous savez aussi avec quelle conscience le Président de la Section de Bordeaux, devenu Vice-Président National, s'est acquitté de sa mission. Vous vous souvenez en particulier de l'autorité et de l'efficacité dont il fit preuve lorsqu'il eut à organiser, en juin 1963, dans notre ville, le premier Congrès International des Etudes Montaignistes, qui fut une réussite. Georges Palassie était l'âme de ce congrès. Il nous en a laissé le compte rendu précis dans ce *Mémorial*, qui demeurera comme un monument de nos travaux et qui reste aujourd'hui, par la vente des exemplaires, une importante ressource financière pour la Société.

Né à Bordeaux le 20 septembre 1891, Georges Palassie fut un brillant élève du Lycée du Cours Victor-Hugo, qui a pris depuis le nom de Montaigne, bien qu'il soit installé dans les bâtiments du Collège de la Madeleine, rival de celui de Guyenne où le petit Michel fit ses études. Dans ce vieux quartier de Bordeaux, le jeune Georges croisait souvent les traces de son illustre devancier, dont il devait plus tard si bien servir l'œuvre et la gloire. Comme l'enfant Montaigne se faisait, remarquer, dit-il, dès l'âge le plus tendre, par un « port de corps & des gestes témoignant » de sa petite fierté (II, XVII, 408), on peut imaginer l'écolier Palassie, conscient de ses succès scolaires, de sa jeune importance et de sa naissante dignité. Il aimait raconter qu'un jour, passant le long du marché sur le trottoir d'en face, enivré du parfum précoce des fleurs de rhétorique précieusement cueillies dans le cours de son professeur et la cervelle pleine d'expressions très savantes, tintinnabulant dans son crâne, vexé sans doute des attentions trop maternelles d'une marchande qui pourtant lui offrait quelquefois des friandises, mais qui l'appelait « petit drôle », il la traita de « catachrèse », et vit fondre en larmes la bonne femme, éberluée d'un vocable inouï, et qui, accoutumée à d'autres figures de style, avait pris celle-ci pour l'injure la plus atroce.

La vocation grammaticale et littéraire qu'on peut discerner dans ces prémices devait se donner plus ample carrière. Après la guerre de 1914, où il fut gravement blessé, et prisonnier, il est reçu à l'Agrégation des Lettres dès 1920. Professeur à La Rochelle, puis à Bordeaux dès 1928, il laisse au Lycée Montesquieu, où il dispensa de longues années un enseignement inoubliable à des générations d'élèves, le souvenir d'un maître. M. le Proviseur Cusset a rappelé en termes excellents, non seulement lors de ses obsèques, mais encore au moment où, atteignant lui-même l'âge de la retraite, à la fin de l'année scolaire écoulée, il prenait congé de ses collègues, quelle admiration il portait à ce professeur hors de pair, dont il eut le privilège d'entendre plus d'une fois les cours lors des inspections générales.

Grand universitaire, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Georges Palassie sut rester l'ami des hommes les plus remarquables, ses condisciples, un Maurice Rat, un François Poncet, qui appréciaient sa grande érudition, son intelligence brillante, et se plaisaient à applaudir ses interventions spirituelles, échangeant avec lui une correspondance entremêlée de vers alertes.

L'Académie Nationale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux, fondée par Louis XIV, illustrée par Montesquieu, la plus prestigieuse compagnie de notre ville et l'une des premières de France, fut heureuse de le recevoir comme l'un de ses membres. La croix de la Légion d'Honneur, la cravate de Commandeur des Palmes Académiques, tant de témoignages de l'estime de ses amis, de la reconnaissance de ses disciples, tant d'hommages publics pourraient être ici rappelés.

Mais ce n'est pas une énumération de dates et de faits, si prestigieuse soit-elle, qui révèle le mieux un homme. C'est l'unité profonde d'une vie, conduite jusqu'à son terme comme vers un achèvement, sans « difformer la fin de son total ».

Certes, les épreuves ne lui ont pas été épargnées. Veuillez me pardonner, Madame, d'évoquer les chagrins que vous avez soufferts ensemble et dont votre cœur n'est pas consolé. Nous savons que la force de votre amour et votre courage furent constamment son meilleur secours. Tous nos amis qui vous entourent éprouvent envers vous les mêmes sentiments de respectueuse sympathie.

A la souffrance d'un père déchiré vint s'ajouter l'injustice des hommes qui, dans les années sombres, voulaient faire passer pour crime une fidélité qui n'était pas la leur. C'est le risque de ceux qui veulent raison garder en des temps de violence, « pelaudés à toutes mains » comme fut aussi Montaigne, « au Gibelin Guelphe, au Guelphe Gibelin ». Le succès immédiat n'est pas toujours un bon signe. « On a l'impression en lisant l'histoire, écrit Jules Romains, cet autre Normalien, qu'aux moments décisifs les hommes qui représentaient le meilleur parti, celui de la sagesse, de la raison, de la bonté, ont eu le dessous avec une régularité navrante. Mais en y réfléchissant on s'aperçoit qu'ils ont rendu possible la victoire du meilleur parti un peu plus tard. » Ils ont eu la malchance d'avoir trop tôt raison.

Plusieurs d'entre vous pourraient dire avec quelle dignité notre ami traversa l'épreuve, et continua sa tâche sans hésitation et sans défaillance, dans la voie du devoir, non seulement sachant rester le

maître incontesté qu'il fut toujours, mais ne cessant d'accroître ses activités et son rayonnement.

Quant à la fin d'une si belle vie, et si remplie, peut-être ai-je à porter ici mon témoignage, ayant eu, avec ma femme, le privilège de l'admirer, sur son lit d'hôpital, à l'approche de ce jour que Montaigne, parce qu'alors il n'est plus question de tricher, appelait le « maître jour ».

Sa fermeté, sa lucide assurance me faisaient invinciblement penser à la mort de La Boétie. Je ne pouvais pas me défendre de me redire, en l'écoutant, les mots mêmes de Montaigne : « que j'avais rougi de honte de quoi le courage n'avait failli à ouïr ce que lui, qui était engagé dans ce mal, avait eu le courage de me dire : que jusqu'alors j'avais pensé que Dieu ne nous donnât guère si grand avantage sur les accidents humains, et croyais malaisément ce que quelquefois j'en lisais parmi les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, je louais Dieu de quoi ç'avait été en une personne de qui je fusse tant aimé, et que j'aimasse si chèrement ; et que cela me servirait d'exemple pour jouer ce même rôle à mon tour. »

Les propos de Georges Palassie ne furent pas moins admirables. Son âme était aussi ferme. Mais je dirais avec Platon, qu'il aimait à citer et dont il parlait jusqu'à la fin, avec ses « harmoniques » personnels.

Il n'avait pas cette tension, cet effort de La Boétie pour se hausser au-dessus de lui-même. Il avait dépassé l'étape. On le sentait désormais de plain-pied. Il avait atteint ce plan supérieur où la vertu cesse d'être un effort pour s'accomplir en harmonie. Il mettait sous nos yeux la « nouvelle leçon » dont parlait encore Montaigne : « que le prix & hauteur de la vraie vertu est en la facilité ». Cette facilité à laquelle il aspire et qui couronne enfin la pratique de la vertu.

Georges Palassie accueillait la souffrance avec une simplicité souriante, cette courtoisie de Montaigne à l'égard de la maladie et de la mort, lorsqu'il eut compris que « savoir mourir » faisait partie du « savoir vivre ».

Le mot qui me semblait convenir à un tel passage, c'est celui dont se sert Socrate dans le *Phédon* : *τελευτή*, c'est-à-dire fin, non pas au sens de terme ou de limite, mais comme achèvement, comme accomplissement et couronnement de la vie, comme une ascension vers la perfection du mystère.

La fin de Georges Palassie fut une fin authentique, une fin accordée avec sa vie tout entière, celle d'un humaniste et d'un artiste. La musique, qui l'avait accompagné toute sa vie, lui resta fidèle jusqu'au dernier souffle. C'était une petite phrase, un chant de violoncelle, dans l'andante de la IX<sup>e</sup> de Beethoven, qui remontait du plus profond de sa mémoire, et qu'il s'appliquait à chanter avec perfection, reprenant sans se lasser, donnant parfois toute sa voix, d'une force surprenante.

Il me semble encore l'entendre, cette voix chaude, nette et souple, dans ce temple de la musique, où les orgues, la harpe, la viole et les pianos sont le précieux décor d'une famille d'artistes, ou dans notre maison du Poujeau, où il nous faisait souvent l'amitié d'interpréter les airs où son registre ample et divers se déployait avec une égale aisance. *Mille et trois* ou le *Roi des Aulnes*, c'était toujours même souci de perfection dans la grâce ailée ou le pathétique.

Chaque fois qu'il commençait à chanter ou à déclamer un poème, il évoquait pour moi Diderot et son *Paradoxe* sur le comédien. Lui, dans l'exécution, se donnait tout. Mais d'un art surveillé, conscient. Il alliait ces deux choses difficilement compatibles : l'élan libre et l'art le plus raffiné dans une sincérité totale.

Je me souviens qu'à l'occasion d'un concert donné chez mes parents pour les quatre-vingts ans de Roger-Ducasse, je priai Georges Palassie de lire quelques vers que j'avais écrits en hommage pour notre ami, le grand compositeur. Non seulement il accepta de la meilleure grâce du monde, mais il travailla ce texte avec une attention scrupuleuse et profonde, pesant la gravité relative de chaque vers, déterminant l'élan et la courbe des strophes, mesurant l'intensité des syllabes, inventant les modulations les plus subtiles, ne laissant au hasard ni la couleur d'une voyelle, ni le battement des consonnes, ni l'envol d'une muette. En un mot, si j'osais reprendre ce que Jean Cocteau disait à Maurois, me révélant « un Moi inconnu de tous et de moi-même ».

Parmi les souvenirs qui me sont chers, je conserve le cahier annoté comme une partition de musique où, par une alchimie savante, quelques strophes de circonstance furent transmues en cantate.

C'était le même scrupule et la même conscience chez le poète que chez l'interprète de talent. La même souplesse aussi, qu'il nous conviât à écouter un conte lyrique inspiré de Perrault, qu'il nous conduisît *Au clair de la lune* sur la musique de M. Ducaunnès-Duval ou que, par un coup de magie, il nous transportât *Au temps des romances*.

Heureux, qui dans ses vers sait d'une voix légère  
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Boileau eût reconnu ce talent rare chez notre ami. Ses délicieuses poésies allaient avec aisance des facéties de la *Vache maigre* aux gracieuses évocations d'un paysage, à l'émotion devant la nature ou le destin de l'homme.

Il n'apportait pas moins de soin aux petites choses : comme ces vers exquis d'une chanson écrite en réponse à une lettre pour la naissance d'une de nos filles, où la grâce de l'esprit s'alliait à la délicatesse du cœur.

La moindre page était calligraphiée, poème ou simple dédicace. Il rédigeait volontiers celles-ci en latin lapidaire, savait y exprimer son amitié de la façon la plus touchante et la présentation les transformait en œuvres d'art.

Ce goût des choses parfaites, il le conserva jusqu'à la fin, sur son lit d'hôpital, dans la souffrance et dans le dénuement. Au désir de perfection esthétique s'alliait celui de la perfection morale, fondant les plus hautes leçons de Socrate et de Montaigne avec l'idéal chrétien. Il n'était pas de ceux qui passent leur temps à crier : « Seigneur ! Seigneur ! » Mais de ceux qui ont vécu dans la recherche de la vérité, et qui la trouvent. Il ne cessait, dans ces dernières heures, de répéter deux mots qui, disait-il, résumaient tout ce qui compte : « perfection, pureté. »

Fils de Montaigne, il en était venu à l'acceptation des souffrances, « avec le Christ », nous disait-il. Bien loin de l'orgueil stoïcien, il avouait, mais avec un sourire, que « ce n'est pas facile ». Il prit congé

de nous en affirmant sa confiance. Comme nous l'embrassons, il disait : « Nous nous reverrons. »

Nous avons vu mourir Socrate ; mais un Socrate chrétien. La leçon des *Essais* a été féconde. Le grain porte ses fruits s'il est tombé dans une bonne terre. Alors, selon le mot de La Boétie mourant, nous montrons que les propos que nous avons tenus en notre santé, « nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravés bien avant au cœur et en l'âme, pour les mettre en exécution aux premières occasions qui s'offriraient ; ajoutant que c'était la vraie pratique de nos études et de la philosophie ».

Jacques DE FEYTAUD.

---

## Les activités de Juin à Décembre

---

*Séance du 25 octobre 1969.*

Le Bureau de Paris, réuni à 16 h. 30 au siège de la Société pour une séance de travail fait le point de la situation.

Depuis la disparition du Président Maurice Rat ses divers membres ont échangé de nombreuses entrevues et une abondante correspondance, M. Trinquet informant M. Michel des lettres reçues de Bordeaux et des U.S.A., et réciproquement M. Michel tenant MM. Trinquet et Sichère au courant de la correspondance échangée et des visites reçues (notamment celles de M. Mac Queeny, Mme Ehrlich, M. de Montferrand, Mme Gardeau).

Différentes communications ont été reçues : de M. Jean Marchand, la présentation de documents inédits concernant la famille de Montaigne ; de Mme Gardeau, *La bibliothèque du Marquis de Trans et de son petit-fils, Frédéric de Foix* ; de M. Jacques de Feytaud, *Un mouton de Panurge* ; de Mme Sy, *Montaigne et Stendhal* ; de M. Pierre Bonnet, *La source d'une citation latine de Montaigne*. Tous ces travaux feront la matière de deux Bulletins. MM. Jean Marchand et Roger Trinquet émettent le vœu que des chercheurs étudient les documents existant aux Archives de Bordeaux, aux Archives de Paris et dans le fonds Payen à la Bibliothèque Nationale. Dans la même perspective, M. Michel informe ses confrères des entretiens qu'il a eus avec MM. Garapon, Micha et Mesnard, professeurs à la Sorbonne, Mme Fleuret, Maître-Assistant et divers étudiants de maîtrise.

Le trésorier M. Stéphane Sichère fait le bilan de la situation financière, qui est favorable, mais risque d'être compromis par les hausses de l'impression. Il importe que des démarches soient faites près des autorités compétentes pour le règlement de la subvention de 1969 et pour l'obtention d'une subvention en 1970.

Le Bureau remercie M. Sichère pour son dévouement inlassable.

Réorganisation du Bureau. Il est décidé de proposer au vote de l'Assemblée générale (13 décembre 1969) la constitution d'un nouveau Bureau national, en plein accord avec le Bureau de Bordeaux (M. Jacques de Feytaud, président ; MM. Bonnet et Chapon, vice-présidents).